

REVUE DE L'ART

n° 193/2016-



Robert Wellington : Antiquarianism and the Visual Histories of Louis XIV. Artifacts for a Future Past. Farnham, Ashgate, 2015. 230 p., 77 ill. n et bl., 8 ill. coul.

Robert Wellington, lecteur à l'Université de Sydney, offre une synthèse ramassée et précise du dessin de Louis XIV et de ses ministres d'écrire l'histoire du règne dans le métal. L'auteur propose une relecture de ce projet en montrant que l'idée « antique » à la source de ce projet et les lettrés, « les véritables créateurs des médailles », est rejetée donc la vision d'un Louis XIV ordonnateur des arts. L'hypothèse centrale de l'ouvrage envisage les médailles comme des objets pensés et destinés à une postérité lointaine. Destinés à survivre par-delà les rois et les siècles, elles seraient analysées suivant la méthode des amateurs de monnaies antiques qui, en étudiant depuis le XV^e siècle ces vestiges de la romanité ancienne, élaborent des micro-histoires. L'*antiquarianism* des lettrés de la Petite Académie surpasse donc la volonté de gloire immédiate de Louis XIV.

Les idées et les pratiques antiques des concepteurs de ces médailles occupent une part importante de l'ouvrage. L'ordonnance du plan de l'ouvrage est, divisée en sept chapitres denses, d'une vingtaine de pages chacun. L'auteur débute par l'étude de l'idée « antique » à la cour de France, particulièrement le goût pour les monnaies romaines, depuis le règne de François I^{er}. La traduction de cette pratique « antique » est conduite par une institution fondée en 1663 par Colbert, la Petite Académie. Le rôle des académiciens, leur pratique de l'écriture de l'histoire et le contrôle de la surintendance des Bâtiments sont illustrés par des exemples permettant de suivre le processus de création d'une médaille. Particulièrement stimulantes, les pages sur l'implication de la Petite Académie dans la réalisation des tapisseries et les gravures du *Cabinet du Roi* soulignent le rôle primordial de l'institution : écrire l'histoire en images, via la réalisation de devises, et par le texte via les inscriptions.

L'aboutissement des travaux « antiques » de la Petite Académie se concrétise en 1702 dans la création d'une série de médailles qui couvrent les soixante premières années de

règne, accompagnée d'un ouvrage in-folio où sont gravées les médailles associées à un texte. Par ce livre, les lettrés peuvent laisser à la postérité une explication des objets, les amateurs de monnaies anciennes n'ayant que trop souffert du manque de telles sources. Le livre est surtout l'occasion d'écrire une histoire diachronique du règne et semble avoir connu une meilleure postérité que les médailles elles-mêmes (Yvan Loskoutoff (dir.), *Les médailles de Louis XIV et leur livre*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016).

Dans les derniers chapitres l'auteur cherche à déterminer l'influence de la numismatique sur le portrait royal dans les autres formes d'art. Les pages sur la Galerie des glaces sont les plus prenantes. Après avoir rappelé l'interprétation de Gérard Sabatier qui fait de l'œuvre de Le Brun un médaillon à ciel ouvert, pour laquelle il s'est fondé sur les médailles déjà existantes, l'auteur démontre que le Premier peintre a aussi utilisé le Grand camée de France (Cabinet des Médailles, BnF) pour construire la composition du *Roi gouverne par lui-même*, élément central de la Galerie. Un des premiers dessins préparatoires est d'ailleurs beaucoup plus proche de la composition verticale du Grand camée que ne le montre la version peinte (musée du Louvre, département des Arts graphiques, inv. 27644 recto).

Au centre des préoccupations des antiquaires, Louis XIV collectionne les objets créés en son honneur et construit à Versailles en 1684 le Cabinet des Médailles, une *numismatic encyclopedia*, présenté comme le couronnement de ce processus. Ce chapitre permet aux lecteurs de découvrir un lieu central du pouvoir à Versailles.

L'auteur entend donner le point de vue des « faiseurs d'images » de Louis XIV, en souhaitant se départir d'une vision où le roi organise, contrôle son image et les artistes. Il réduit la création de l'image royale peut être trop strictement à la seule institution de l'Académie, examine peu les hommes qui la compose, ni leur rapport personnel avec la médaille moderne. Un chapitre sur les collectionneurs, et l'étude des réseaux d'antiquaires et de leurs collections de médailles modernes, aurait permis à l'auteur de nuancer une vision trop institutionnelle du projet et *in fine*

du règne de Louis XIV. Un excellent point de départ à des dépouillements chronophages aurait été le livre de Thierry Sarmant, *La République des médailles* (Paris, 2003).

Robert Wellington montre dans son ouvrage sa parfaite connaissance du Grand Siècle, de son histoire et de sa littérature. L'exhaustivité des références anglophones ne saurait toutefois combler l'absence de certaines références bibliographiques françaises. L'ouvrage n'en reste pas moins un nouveau jalon dans la compréhension de la République des lettres, de l'histoire de la médaille et de la politique artistique de Louis XIV.

Ludovic Jovet

Dominique Jarrassé, Laurent Houssais (dir) : « Nos artistes aux colonies ». Sociétés, expositions et revues dans l'Empire Français, 1851-1940. Le Kremlin-Bicêtre, édition Esthétique du Divers, collection Arts et Anthropologies, 2015. 254 p., 70 ill. n. et bl. et coul.

La journée d'étude sur le thème *Vendre, promouvoir, éduquer : expositions et sociétés dans les colonies françaises, de 1830 aux indépendances* (3, 4 novembre 2011, musée d'Aquitaine, Bordeaux) et l'ouvrage qui en résulte, avaient pour objectif d'ouvrir le champ des études coloniales à l'histoire de l'art. Jusqu'alors, notre discipline s'était contentée de l'aborder sous forme monographique ou encyclopédique délaissant la question des politiques culturelles et patrimoniales à ses disciplines sœurs, comme l'histoire ou la sociologie. En choisissant comme objet d'étude les sociétés artistiques et les cadres de développement des arts dans les colonies, les différents auteurs cherchent à montrer la fertilité et la diversité de ce nouveau champ d'étude comme en témoignent les contributions. Cette pluralité s'explique de prime abord par la définition extrêmement large que recouvre la notion d'« art colonial ». Dominique Jarrassé l'avait déjà défini dans un article précurseur publié dans la revue *Histoire de l'Art* (n° 51, novembre 2002, p. 3-15). Reconnu pour ses nombreuses contributions à ce domaine de recherche, qu'il ne cesse de questionner et de circonscrire, il est associé à Laurent Houssais,